

Revista Filosófica de Coimbra

vol.16 | n.º31 | 2007

Henrique Jales Ribeiro
Fernanda Bernardo
Mafalda Faria Blanc
Jacinto Rivera de Rosales
Jürgen Hengelbrock
Pedro Parcerias
Alexandre Franco de Sá
Thiago S. Santoro

LE PAUVRE EN ESPRIT, L'ÉROS PLATONICIEN ET LE SAGE AFRICAIN¹

JÜRGEN HENGELBROCK

Parmi ceux qui s'intéressent aux peuples d'Afrique et leur sont attachés une question tourne en ronde sans trouver de réponse: Pourquoi le continent noir n'a-t-il pas mieux résisté, mentalement et moralement, au désastre de la colonisation? D'autres peuples, par exemples les peuples de l'Inde, avait subi pareillement, pendant des siècles, des vagues d'intrusion étrangère et de colonisation sans perdre de façon si dramatique leur identité culturelle et leur cohésion sociale. – Pourquoi, en revanche, les peuples d'Europe sont-ils sortis plus fort des vagues d'intrusion mutuelle et d'occupation, des siècles de guerres sanglantes, pourquoi ont-ils su repousser l'attaque des mongoles et plus tard celle des Musulmans?

Serait-ce, parmi bien d'autres causes, en dernière instance une question de mentalité, de vision du monde, qui aurait empêché les Africains de faire face au changement brutal des choses?

Au fur et à mesure que j'entrais plus profondément dans la pensée africaine une question s'imposait de plus en plus impérieusement: Qu'est-ce qui fait, en dernière instance, la différence entre la pensée ou plutôt les pensées africaines (car l'Afrique est aussi peu monolithique que l'Europe) et les pensées européennes?

La réponse n'est pas facile à trouver. J'ose lancer un soupçon qui me hante depuis bien des années en comparant deux types de cheminements intellectuels: celui du pauvre en esprit (selon l'Évangile) et celui du sage africain. - Je mettrai à côté du pauvre en esprit l'Éros de Platon, enfant du passage (gr. Póros) et de la misère (Penía) selon le mythe du Banquet.

¹ Conférence tenue à Kinshasa en 2004

1° *Le pauvre en esprit*

On a tendance à croire que le pauvre en esprit auquel le *Sermon de la montagne* promet l'entrée au Royaume des Cieux, c'est l'homme bête, c'est-à-dire l'homme qui renonce à penser ou qui n'en est pas capable. La béatitude serait la récompense de la naïveté ou de l'abdication de la raison. – Or il n'en est point ainsi.

Le texte grec parle du mendiant en esprit (πτωχός τῷ πνεύματι, Matth. 5,3). C'est un langage métaphorique qu'il faut déchiffrer à l'aide du contexte biblique.

Dans le nouveau testament on trouve plusieurs fois la figure contraire du pauvre, celle du riche. Or celui-ci est sévèrement mis en garde:

“En vérité, je vous le dis, il sera difficile à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux. Oui, je vous le répète, il est plus facile à un chameau de passer par un trou d'aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume des Cieux” (Matth. 19,23-24).

La Bible cultive-t-elle un ressentiment social? La richesse est-elle moralement condamnable? Non. Il y a le bon riche, le propriétaire généreux, celui qui donne aux ouvriers du vignoble venus à la dernière heure le même salaire qu'à ceux de la première heure. Mais la richesse a tendance à corrompre son homme. Le riche, qui a tout, n'a plus besoin de rien ni de personne. Saturé, content de soi, il est satisfait de lui-même, insensible aux besoins et aux messages qui parviennent des autres.

L'opposé du mendiant en esprit, c'est le riche en esprit – qui se croit détenteur du savoir et de la vérité. Il croit tout savoir. Plus besoin d'apprendre, il a le jugement tout fait en toute circonstance. Par conséquent il a perdu la capacité de voir et d'écouter.

Le mendiant en esprit, lui, sait qu'il ne sait rien. Son esprit a faim, il désire connaître et apprendre. Cette faim aiguise ses sens et son intellect. Il est curieux: désintéressé de lui-même, il est intéressé et ouvert à tout ce qu'il rencontre. – Ce pauvre n'est pas un homme faible. L'homme faible n'accepte pas sa pauvreté. Il en a honte ou, par compensation, il devient arrogant. La honte et la fierté referment l'esprit sur lui-même, tout comme la richesse. Il faut être fort pour accepter ou supporter la pauvreté du non-savoir – et pour en tirer profit.

Selon le message biblique, cette attitude d'esprit est requise pour écouter et comprendre le message du Christ. Ce message de Dieu qui par amour se fait homme pour la rédemption de l'humanité est tellement inouï, “une folie aux yeux des païens” selon St. Paul (I Kor.

1,23), qu'il échappe à l'homme "normal", à l'homme sensé. Pour capter ce message il faut les antennes extrêmement fines de l'homme qui a faim. L'estomac bien rempli réduit de façon sensible la susceptibilité des sens. – "Si vous ne devenez pas comme les enfants, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux" (Matth. 18,3) – La vérité n'est accessible qu'à l'esprit humble, curieux, ouvert et sans préjugés comme celui d'un enfant. L'adulte est déjà trop sûr de lui-même pour l'accueillir et la comprendre.

Il est certes un peu osé de rapprocher la Bible et Platon. Je le ferai quand-même. – L'Éros dont Le Banquet fait l'éloge ne ressemble-t-il pas au pauvre de l'Évangile? – En effet il est l'enfant du póros (ce qui veut dire "passage maritime" ou "chemin") et de la penía (la "misère").

Je cite brièvement le mythe de sa naissance:

"Sache donc que le jour où naquit Aphrodite les dieux banquetaient, et parmi eux était le fils de la sagesse, Poros. Or, quand ils eurent fini de dîner, arriva Penía, dans l'intention de mendier, car on avait fait grande chère, et elle se tenait contre la porte. Sur ces entrefaites, Poros, qui s'était enivré de nectar (car le vin n'existait pas encore), pénétra dans le jardin de Zeus, et appesanti par l'ivresse, il s'y endormit. Et voilà que Penía, voulant se faire faire un enfant par Poros à cause de sa misère, s'étend auprès de lui et conçut l'Eros." (203b-c...)

Je souligne l'idée que l'Eros est l'enfant du passage et de la mendiante: L'Eros donc n'est point chez lui, il n'est pas comblé de soi. Par sa nature il est en route, hors de lui-même, en quête de quelque chose. Enfant de la misère, il se sait pauvre, besogneux. C'est pourquoi il est sans repos, à la recherche de quoi nourrir son corps et son esprit.

Le mythe dit aussi qu'il n'a pas belle apparence :

"Premièrement il est toujours pauvre; et il s'en manque de beaucoup qu'il soit délicat aussi bien que beau, tel que se le figure le vulgaire; tout au contraire il est rude, malpropre, va-nu-pieds, sans gîte, couchant toujours par terre et sur la dure, dormant à la belle étoile." (203c)

S'il était beau et parfait, il ne chercherait pas la beauté, ni la perfection. Il serait content de lui-même. – Il n'est pas sage non plus. Au contraire, on le connaît audacieux, même un peu fou :

"Comme son père il est à l'affût de tout ce qui est beau et bon; car il est viril, il va de l'avant, tendu de toutes ses forces, chasseur hors de ligne,

sans cesse en train de tramer quelque ruse, avide de sagesse (ψρόνησις) et ingénieux, philosophant durant toute sa vie; terrible sorcier, empoisonneur et sophiste.” (203d)

C’est son esprit de conquête et son désir jamais assouvi qui fait sa force. Attiré par la beauté des corps, son désir le porte au-delà d’eux, vers le savoir, la beauté parfaite et finalement vers le Bien absolu,

“tourné maintenant vers le vaste océan du beau et le contemplant, il pourra enfanter beaucoup de discours beaux et magnifiques, ainsi que des pensées nées dans son immense désir de sagesse; jusqu’au moment enfin où il aura assez pris de forces et de croissance pour voir qu’il existe une connaissance unique, celle dont l’objet est le beau.” (210d)

Rapprocher, ce n’est pas identifier. On pourrait objecter ceci: Jésus montre la voie, trace le chemin de la sainteté. Le pauvre en esprit (ou l’enfant), c’est celui qui est capable d’accueillir le message et suivre l’exemple en toute confiance, de s’abandonner à cet amour divin (αγάπη).

L’Eros du banquet, au contraire, c’est l’être du désir, qui porte en lui à la fois le manque et la ressource, l’insuffisance et la ruse et une intelligence capable évidemment de transcender toutes ses ruses, tous ses expédients dans la quête de l’objet de son désir.

On pourrait en effet souligner la différence de ces deux figures, voire les opposer, en faisant l’éloge de l’Eros païen comme modèle de créativité, d’activité dynamique et courageuse. On réduirait alors le chrétien à une sorte de passivité du type “brave homme” ou suiveur.

Or, c’est faux. Comme l’enfant curieux, le mendiant en esprit ne sombre point dans l’attentisme. Mendier, cela veut dire aller à la rencontre des hommes (et des choses), oser les aborder. L’esprit ne s’éprouve pauvre qu’à partir de son désir de vérité et de bonté qui le porte au-delà de lui-même. Sortir de soi, aller en avant, à la rencontre des êtres, c’est la condition requise pour pouvoir accueillir le message du Christ.

St. Augustin l’exprima de façon suivante : “Inquietum est cor nostrum donec requiescat in te” (notre cœur est inquiet jusqu’à ce qu’il ait trouvé repos en toi – en Dieu, la beauté suprême et le bien absolu). (Confessions I, 1)

Or qui plus est, l’esprit de la pauvreté n’est pas une spécificité exclusivement biblique ou religieuse, mais une attitude d’esprit tout

court, indépendante de toute option métaphysique ou religieuse. On sera certes un peu étonné qu'à ce propos je m'autorise à citer Jean-Paul Sartre décrivant la démarche de la conscience de cette façon :

“Connaître, c'est s'éclater vers, s'arracher à la moite intimité gastrique pour filer là-bas, par delà soi, vers ce qui n'est pas soi, là-bas, près de l'arbre et cependant hors de lui, car il m'échappe et me repousse, et je ne peux pas plus me perdre en lui qu'il ne se peut diluer en moi: hors de lui, hors de moi.” (Situations I, p.32)

Pour Sartre la conscience se constitue par son être-hors-de-soi, par sa curieuse proximité des choses. Renfermée en elle-même, elle resterait quasiment aveugle; C'est par la transcendance totale de son Ego qu'elle est capable d'être conscience à la fois des choses et d'elle-même.

Les trois textes semblent converger: les cheminements intellectuels qu'ils tracent ne se réduisent pas à une intention ou un acte de bonne volonté, à une attente passive; il s'agit d'une entreprise qui, peut-être, est à la base de la percée extraordinaire de la civilisation occidentale.

2° *Le sage africain*

Je ne dirai pas que le sage africain, c'est le riche d'esprit selon l'Evangile! Pas du tout! – Je sais bien que la sagesse, même si elle est un don, a besoin d'un long apprentissage et d'une initiation qui demande une part de soumission à l'autorité du maître et de la tradition, et une part d'ascèse, c'est-à-dire d'éducation et de maturité morale. La sagesse ne s'achète pas et n'est pas donnée en cadeau. Donc de principe la sagesse, la vraie, ne s'accommode pas avec un esprit d'arrogance qui sait déjà tout.

Le sage, lui aussi, écoute. Il écoute d'abord ses maîtres, c'est-à-dire les savoirs millénaires transmis par ses aïeux, les légendes et les proverbes qu'il a appris par cœur. Mais il écoute aussi ceux qui lui demandent conseil. Avec intuition et empathie il tente de deviner le problème de son interlocuteur, quelques soient les personnes et les manœuvres de son entourage. C'est ensuite seulement qu'il donne un conseil ou qu'il juge. Donc le sage n'est point l'homme du jugement précoce. Il ne se laisse pas entraîner par l'inouï, ou par l'hystérie de la populace. Se sachant détenteur d'un savoir millénaire, son regard l'emporte au-delà de l'instant vers ce qu'il y a d'éternel dans la nature, dans les rapports et les conflits humains. C'est de ce biais qu'il juge les choses.

L'hystérie du moment cède donc la place à une vision apaisée des choses. Le problème actuel s'intègre dans la vie de l'univers et y trouve une solution. De cette façon on évite les pièges des décisions trop rapides, spontanées, qu'on regretterait plus tard.

C'est ainsi que le sage rassure. *Nihil novi sub luna* (rien de nouveau au-dessous de la lune) disaient les Anciens en Europe, tout rentre dans l'ordre.

L'avantage d'une telle sagesse, si elle est suivie, c'est la stabilité, l'équilibre, la paix à l'intérieur d'une communauté. Le sage ne s'impose pas par la force ni par intimidation, mais par la parole qui fascine et convainc. Dans le palabre chacun a le droit d'être écouté, et c'est à la fin seulement, quand l'unanimité se dessine, que la décision est prise.

Muni de l'autorité des ancêtres, le sage n'est pas soupçonné de partialité.

Mais il y a deux questions qui inquiètent. 1. Le marginal, celui qui n'est pas comme les autres, le fou, a-t-il sa place sous le règne du sage? Facilement on le déclare déséquilibré, et souvent c'est bien le cas. Mais Foucault nous a bien montré que la folie se définit par rapport à la normalité. Ce qui est normal, relève d'un consensus formulé ou tacite, des habitudes ancestrales ou de la définition du sage. En tout cas les normes varient beaucoup d'un peuple à l'autre. Il arrive que le fou soit le sage et que ce soit le marginal qui ait raison.

Car la sagesse séculière n'est pas infaillible, et le sage qui l'interprète, non plus. Donc la recherche de l'équilibre risque de freiner l'évolution naturelle qui fait la vie de chaque communauté. Comme dans le règne animal et végétal, les communautés humaines ont besoin d'expérimenter de nouvelles formes pour s'adapter le mieux possible aux conditions existantes. De plus, l'homme est capable d'agir sur son environnement en l'adaptant dans une certaine mesure à ses besoins. – Le sage est-il assez sage pour tolérer les marginaux, voire même les écouter, faire profiter la communauté de leur capacité d'inventer et de voir les choses d'un autre oeil? Sinon, la sagesse ancestrale risque de se transformer en obstacle à l'évolution nécessaire des communautés humaines et entrave leur capacité de faire face à des situations nouvelles. – On dirait peut-être que la sagesse est en elle-même assez souple pour suivre ou même encourager l'évolution sociale. Tant mieux alors – ce serait le cas idéal. Mais, même dans ce cas idéal, les erreurs et dérives ne sont pas exclues. Les communautés humaines ont besoin des marginaux pour une mise en question ou menace constante de l'équilibre. Ce sont eux qui produisent l'irritation

nécessaire pour que l'esprit reste vigilant. Autrement les hommes risquent de tomber dans une sclérose mentale et sont voués au déclin.

On dirait peut-être aussi que le fou et le marginal ont eu leurs places bien circonscrites dans les sociétés traditionnelles africaines. En effet, chez les Massaï, les femmes fortes et avides d'indépendance, on les laisse mener leur vie en dehors du village, au milieu de leur propre bétail. On les appelle "pongolos".² De cette façon on les intègre en les écartant du village et l'équilibre de la communauté est sauvé. Il y a d'autres communautés où les personnes atteintes d'un déséquilibre mental sont considérées comme porteuses d'un message des esprits ou des aïeux. Or c'est le sage qui l'interprète. C'est encore une façon d'intégrer le déséquilibré dans l'équilibre social. – On pourrait multiplier les exemples.

2. Le sage, détenteur et interprète de la sagesse ancestrale, est certes le mieux qualifié pour assurer l'équilibre de la communauté lorsque les choses restent telles qu'elles sont. Dans les immenses forêts, savanes et montagnes africaines, sous un soleil impitoyable ou des pluies torrentielles, l'homme devait concentrer toutes ses forces à arracher à la nature un espace vivable. Les peuples africains avaient développé avec ingéniosité des techniques et des pratiques communautaires qui permettaient de vivre dans un environnement souvent hostile à l'homme. Dans ces conditions l'heure n'était pas au changement des choses. L'idée d'un temps circulaire, de l'éternel retour du même, réglant le rythme de la vie selon les saisons, en fournit un exemple.

Dans ces conditions le sage fait un travail utile et bienfaisant: Il rajuste les choses selon un équilibre millénaire. Il faut avant tout conserver les pratiques communautaires qui ont fait leur preuve depuis les temps ancestraux.

Or il ne serait pas correct de dire que les sociétés africaines gisaient dans l'immobilisme. Hegel avait tort : L'Afrique n'est pas un continent sans histoire. Il y avait des guerres de conquêtes, des migrations. Bien avant l'arrivée des missionnaires chrétiens, les guerriers et les commerçants musulmans avaient apporté l'Islam. Mais l'Islam n'est pas survenu d'un jour à l'autre. Cela a pris du temps, parce qu'il y avait des distances géographiques énormes à vaincre. Les peuples africains ont eu le temps et le talent de l'adapter (de façon heureuse) à leur sensibilité et leurs traditions. Ils avaient le temps. Et sans doute les sages africains y avaient leur part.

² Cf. Jacqueline Roumeguère, *Quand le Python se déroule*, Paris 1988, p. 146.

L'ère mécanique nous a donné les moyens de vaincre l'espace. Les fusils et le tam-tam étaient impuissants en face de la mitrailleuse et du télégraphe. Les peuples africains n'avaient pas le temps ni la possibilité de se positionner en face de la colonisation, ni d'évoluer à leur rythme.

Dans ces conditions extrêmes, le sage risque d'être embarrassé. Son savoir ancestral ne lui permet plus de rétablir l'équilibre. Les pratiques anciennes ne rendaient plus service. Les aïeux se taisent, la vision traditionnelle de l'homme et de la nature ne lui permet plus d'expliquer ce qui se passe.

Le sage, s'il n'abdique pas, doit se mettre en route, pauvre et démuné, comme l'Eros platonicien.

3° *L'heure du pauvre en esprit*

Encore une fois, les réflexions qui suivent ne prétendent point au statut d'une thèse établie. En plus il faut se garder d'une vision simpliste des choses. L'Europe a eu ses sages et l'Afrique ses pauvres en esprit. Quand on regarde de près, les choses se compliquent énormément. Mais on risque aussi de perdre de vue le contexte. *L'arbre cache la forêt*, dit le proverbe français... Il est donc nécessaire, de temps en temps, de décoller pour hasarder une hypothèse qui puisse nous offrir la chance de voir plus loin.

Je crois qu'on peut dire qu'en Afrique les pauvres en esprit ont eu peu de chance d'être écoutés. Il me semble plutôt que l'Afrique a été sous le règne des sages. – L'idée est-elle si aberrante que ce règne est en partie responsable du fait que, par opposition à la plupart des autres régions du monde, l'Afrique subsaharienne a eu un grand retard dans l'évolution des techniques dans tous les secteurs de la vie, et qu'elle n'a pas su parer à la colonisation?

L'Afrique n'était point ce haut plateau coupé du reste du monde par des montagnes et forêts impénétrables, tel que Hegel le pensait. Les relations commerciales avec le monde musulman étaient intenses et continues. Bien avant l'ère coloniale, les rois vendaient leurs jeunes sujets comme esclaves aux Arabes pour se procurer des chevaux. Les Portugais apportèrent le fusil et l'écriture. Sans doute celle-ci n'était-elle pas inconnue aux Africains. – Pourquoi ne l'ont-ils pas utilisée?

Parmi les raisons avancées, la suivante me semble la plus convaincante: Le savoir est en même temps un pouvoir. Divulguer le savoir par l'écriture, c'est le rendre accessible à tout le monde, c'est-à-dire aussi aux gens qui ne sont pas à sa hauteur et qui en feraient un usage abusif. La transmission orale permet de choisir et d'éduquer

ceux auxquels on le transmet, qui en sont dignes et qui en feront un usage salubre.

Mais il faut réaliser aussi que l'ésotérisme du savoir, garanti par la transmission orale, crée une caste de privilégiés (détenteurs du savoir) qui se soustrait à tout contrôle et vérification et qui risque de se scléroser du fait que les candidats à l'initiation sont choisis par les sages "établis" – lesquels naturellement choisissent ceux qui leur ressemblent. Il manque donc au sein des sages la tension nécessaire qui est requis pour assurer leur vitalité et leur capacité de faire face aux défis nouveaux.

Je soupçonne qu'en Afrique on trouve, comme partout dans le monde, trois catégories de sages: les sages sages, donc vraiment sages, les sages plus ou moins sages, et les sages pas sages, arrogants – les premiers (comme partout) étant largement minoritaires.

Quant on avait expliqué à Hegel qu'il y a plus d'astres que son système ne le prévoyait pour une constellation donnée, il a répondu (selon ce qu'on rapporte): "Tant pis pour la réalité!" – N'est-ce pas aussi l'attitude des sages plus ou moins sages ou des sages pas sages (majoritaires) lorsqu'ils arrivent aux confins de leur sagesse, lorsque celle-ci chavire dans des courants inattendus? – Il arrive que la sagesse d'antan se transforme en obstacle. Ce moment, c'est l'heure du pauvre en esprit.

Lui est libre. Il s'adonne à sa curiosité et son besoin du savoir. Ainsi il est mieux disposé à s'ouvrir aux choses inouïes et à leur assigner la place qui convient. Pas sage donc (comme on dit d'un enfant qu'il n'est pas sage), il se laisse entraîner plus facilement par sa curiosité sur des voies nouvelles. Il n'est pas prudent et va spontanément à la rencontre des choses au lieu de garder ses distances. Il prend le taureau par les cornes au lieu de chercher l'abri.

Je sais que cela peut être dangereux. En avançant trop vite, on risque de s'égarer ou tomber dans une embuscade. Mais il n'y a pas de vie sans danger. Et la prudence aussi comporte un risque. Lorsqu'on n'agit pas au bon moment, on ne sortira plus de la défensive.

Le pauvre en esprit n'est pas forcément un saint, même au regard de la Bible. Jésus condamne les Pharisiens, les riches en esprit qui se croient détenteurs de la vraie foi et de la vraie sagesse. En revanche, il a de la sympathie pour la fille publique qui est venue lui baiser les pieds. Jésus dit: "A cause de cela... ses péchés, ses nombreux péchés, lui sont remis parce qu'elle a beaucoup aimé." (Luc. 7, 47) Qu'on ne s'y trompe pas: Jésus ne veut pas dire que le

métier de prostituée est un beau métier qui fait preuve de beaucoup d'amour du prochain. Mais peut-être Jésus a-t-il vu que, malgré son métier, cette femme a gardé cette ouverture d'esprit et du cœur qui caractérise le pauvre en esprit, et qui lui permet d'entrevoir devant qui elle se trouve. La Bible nous apprend que l'esprit de pauvreté est la vraie force de survie et de salut, et qu'elle ne va pas forcément de pair avec la sagesse, la probité morale et l'esprit de sérieux.

Le frère jumeau du pauvre en esprit, l'Éros platonicien, est encore moins sage, il est pétulant, fougueux même, "*sans cesse en train de tramer quelque ruse, ... ingénieux, ...; terrible sorcier, empoisonneur et sophiste*", comme on l'a entendu de Platon.

Si on regarde l'histoire européenne, ne faut-il pas dire que ce continent doit ses extraordinaires percées moins à ses hommes posés qu'à ses fous qui parcoururent les continents, qui, comme en ancienne Grèce, se révoltèrent contre les tyrans, qui comme des cambrioleurs de la nuit volèrent des cadavres pendus pour les disséquer et voir comment le corps humain est organisé? Je ne dis pas que ces fous sont des saints qui n'ont apporté que du bonheur, bien au contraire ! – Mais sans ces hommes avides de connaissances, qui osaient rompre des tabous, nous ne profiterions pas des sciences et des techniques modernes auxquelles nous aurions tant de mal à renoncer.

On ne peut pas dire que les autorités religieuses les aient toujours chouchoutés. Bien au contraire. Mais il semble que leur tâche a été facilitée par la vision judéo-chrétienne, linéaire, du temps selon laquelle le monde progresse d'un passé sombre vers une fin lumineuse, céleste ou séculière. A partir d'une telle vision on s'accroche moins au passé, et les "marginiaux" ont plus de chances d'être écoutés dans la mise en question que notre tradition autorise.

La faiblesse de l'Afrique traditionnelle, est-elle due au fait qu'elle a été trop sage?

S'il en est ainsi, il n'en résulte pas qu'il faille revenir au stade pubertaire et jeter la sagesse traditionnelle par la fenêtre, dans l'ingratitude à l'égard des aïeux. La sagesse traditionnelle est riche de vérités fondamentales qui ne s'altèrent pas. Plus on pénètre la sagesse africaine, plus on découvre sa finesse, de sa profondeur et de sa connaissance intime de l'homme. Ces ressources intellectuelles et morales, il ne faut pas les brader. Au contraire, c'est avec elles que l'Afrique peut se rehausser dans la fierté et se tourner vers l'avenir résolument, avec courage et curiosité.

Si les temps changent, si le savoir d'antan est ébranlé par les faits nouveaux, il peut s'avérer néfaste de se retrancher dans un savoir

acquis. Il est aussi néfaste de le jeter par-dessus bord, car on risque d'être aliéné et à la merci des faits nouveaux.

Il faut jumeler l'Éros et le sage. Cela peut se faire spontanément dans le génie du sage sage. Lui est parfaitement lucide à la fois quant au trésor et au poids de la sagesse traditionnelle et face aux défis et dangers du présent et du futur. Sa pauvreté en esprit lui permet de ne pas coller à l'ancien savoir et d'être conscient des nécessités du moment. Il n'abandonnera pas la sagesse traditionnelle, mais tentera d'en sauver l'essentiel pour le mouler en vue d'un projet d'avenir. Or, encore une fois, ces sages sages sont des êtres d'exception.

Or, si la pauvreté en esprit et la sagesse sont compatibles, si elles peuvent aller de pair, il se pose la question: pourquoi les séparer et opposer l'une à l'autre? N'est-ce pas une vivisection? "L'enfant est le père de l'adulte" dit le proverbe Tsonga. – Le sage est-il exclusivement tributaire d'un savoir transmis? N'est-il pas aussi l'homme curieux, sensible à ce qu'il y a d'inouï (au sens propre et figuré) du côté des hommes et des choses? Son savoir n'est point exclusivement rétrospectif dans la mesure où il l'applique et le fait évoluer dans et par rapport à une situation dont il scrute les conditions concrètes et les causes sous-jacentes pour justement chercher une solution appropriée aux circonstances, loin d'une stérile répétition du passé.

Bien sûr: Le vrai sage, le sage sage, est aussi pauvre en esprit, autrement il se sclérose et devient arbre mort. Le vrai pauvre en esprit ne se moque pas de la sagesse sans laquelle il risque fort de s'égarer. L'Éros a besoin de sagesse, et le sage a besoin de la pauvreté en esprit.

Ce qui m'a poussé à les séparer provisoirement, c'est un besoin de méthode. "Distinguer pour unir", c'est de cette façon que Jacques Maritain a décrit la bonne vieille méthode scolastique. S'il est vrai que sagesse et pauvreté en esprit sont sœurs jumelles, il faut tout de même reconnaître qu'elles ne sont pas identiques au point de se confondre. Ce sont bien deux faces différentes, voire opposées et souvent concurrentes de l'esprit humain qui a besoin de la tension entre les deux pour rester vivant et éveillé. L'identité, selon Hegel, c'est la mort. C'est la contradiction qui vivifie.

Pour cette raison il me semble utile de les séparer un moment pour scruter les particularités, les forces et les faiblesses inhérentes à chacune d'elles. Même si elles vont de pair, il est indéniable que leur balance est toujours précaire et que l'une emporte souvent sur l'autre – donnant des résultats bienfaisants ou néfastes, selon les circonstances. Peut-être cette balance est-elle la plus difficile à assurer et demande-t-elle le plus grand effort intellectuel et moral.